

PHILIP
K. DICK

LE DIEU
VENU DU
CENTAURE

J'AI
LU

LE DIEU VENU DU CENTAURE

Du même auteur
aux éditions *J'ai lu*

- Loterie solaire, *J'ai lu* 547
Dr Bloodmoney, *J'ai lu* 563
Simulacres, *J'ai lu* 594
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613
Les clans de la lune alphane, *J'ai lu* 879
La vérité avant-dernière, *J'ai lu* 910
L'œil dans le ciel, *J'ai lu* 1209
Le dieu venu du Centaure, *J'ai lu* 1379
Blade runner, *J'ai lu* 1768
Coulez mes larmes, dit le policier, *J'ai lu* 2451
Le temps désarticulé, *J'ai lu* 4133
Sur le territoire de Milton Lumky, *J'ai lu* 9809
Bricoler dans un mouchoir de poche, *J'ai lu* 9873
L'homme dont toutes les dents étaient exactement semblables,
J'ai lu 10087
Humpty Dumpty à Oakland, *J'ai lu* 10213
Pacific Park, *J'ai lu* 10298
Les chaînes de l'avenir, *J'ai lu* 10481
Le profanateur, *J'ai lu* 10548
Les pantins cosmiques, *J'ai lu* 10567
Confessions d'un barjo, *J'ai lu* 10591
Le maître du Haut Château, *J'ai lu* 10636
Les marteaux de Vulcain, *J'ai lu* 10685
Ô nation sans pudeur, *J'ai lu* 10748
Docteur Futur, *J'ai lu* 10759
Le bal des schizos, *J'ai lu* 10767
Les joueurs de Titan, *J'ai lu* 10818
Glissement de temps sur Mars, *J'ai lu* 10835
Brèche dans l'espace, *J'ai lu* 10959

Dans la collection Nouveaux Millénaires

- Romans 1953-1959
Romans 1960-1963
Romans 1963-1964
Romans 1965-1969

PHILIP K. DICK

LE DIEU VENU
DU CENTAURE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sébastien Guillot



Titre original :
THE THREE STIGMATA OF PALMER ELDRITCH

© Philip K. Dick, 1964
© Laura Coelho, Christopher Dick and Isa Hackett, 1992

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

« Après tout, il faut garder à l'esprit que nous sommes faits de poussière, ni plus ni moins. C'est bien peu comme point de départ, je l'admets volontiers, mais autant ne jamais l'oublier. Tout compte fait, on ne se débrouille pas si mal que ça. Si vous me demandez mon avis, on peut même réussir à se sortir de cette situation pourrie. Vous saisissez ? »

*Extrait d'une audiocirculaire
destinée aux conseillers PréMod
de la firme Combinés Poupée Pat,
dictée par Leo Bulero
juste après son retour de Mars.*

Chapitre premier

Barney Mayerson se réveilla la tête comme prise dans un étau, pour découvrir autour de lui une chambre inconnue, dans un immeuble de conapts qui ne lui disait absolument rien. À côté de lui, les couvertures remontées jusqu'à ses épaules nues, dormait une fille qu'il ne connaissait pas, la bouche entrouverte et la tête auréolée d'une cascade de cheveux d'un blanc cotonneux.

Je sens que je vais être en retard au boulot. Après s'être glissé hors du lit, il tangua un peu pour se redresser sur ses jambes, les yeux fermés, le cœur au bord des lèvres. Pour ce qu'il en savait, il pouvait fort bien être à plusieurs heures de route de son bureau ; peut-être même ne se trouvait-il plus aux États-Unis. Au moins n'avait-il pas quitté la Terre ; la pesanteur qui le faisait tituber était normale, familière.

Et dans la pièce voisine, juste à côté du sofa, se trouvait la valise – tout aussi familière – de son psychiatre, le Docteur Smile.

Pieds nus, il marcha à pas feutrés jusqu'au séjour et s'assit près de la valise. Après l'avoir ouverte, il manipula les commandes censées mettre en route le Docteur Smile. Des compteurs commencèrent à s'animer, le mécanisme à ronronner. « Où suis-je ? lui demanda Barney. Et à quelle distance de New York ? » C'était le principal. Il remarqua alors l'horloge suspen-

due au mur de la cuisine du conapt. Elle indiquait 7 h 30. Il était encore tôt.

« Ah, monsieur Bayerson, lança de sa voix mécanique le dispositif, une extension portative du Docteur Smile connectée par micro-ondes à l'ordinateur proprement dit, situé dans les sous-sols de son conapt new-yorkais, le Prestige 33.

— *Mayerson*, le corrigea Barney en se passant une main tremblante dans ses cheveux. De quoi vous souvenez-vous à propos d'hier soir ? » Il voyait à présent, avec une intense aversion physique, les bouteilles de bourbon, d'eau gazeuse et de bitter à moitié vides, les citrons et les bacs à glaçons sur le buffet de la cuisine. « Qui est cette fille ?

— La fille dans votre lit est Mlle Rondinella Fugate, lui répondit le Docteur Smile. Roni, comme elle vous a demandé de l'appeler. »

Un nom vaguement familier, qui bizarrement lui semblait lié d'une manière ou d'une autre à son travail. « Écoutez », commença-t-il, mais la fille commençait à s'agiter dans la chambre ; il referma aussitôt la valise, douloureusement conscient de ne porter que son seul caleçon.

« Tu es debout ? » lui demanda la jeune femme d'une voix ensommeillée. Elle s'étira en tous sens, puis se redressa. Franchement mignonne, avec ses grands yeux adorables, décida Barney. « Quelle heure est-il — et est-ce que tu as fait du café ? »

Il repartit d'un pas lourd allumer la gazinière. Alors que l'eau du café commençait à chauffer, il entendit une porte se fermer ; la jeune femme était passée dans la salle de bains. De l'eau se mit à couler. Roni prenait sa douche.

Une fois de retour dans le séjour, il remit en marche le Docteur Smile. « Qu'est-ce qu'elle a à voir avec les Combinés P.P. ?

— Mlle Fugate est votre nouvelle assistante ; elle est arrivée hier de Chine populaire, où elle occupait le poste de conseillère PréMod pour la région. Cependant, malgré tout son talent, Mlle Fugate est hautement inexpérimentée, ce qui a décidé M. Bulero à la confier pour une courte période à vos mains expertes... Je ne voudrais pas que mes paroles soient mal interprétées, considérant...

— Super. » Barney pénétra dans la chambre, y trouva ses vêtements – déposés en tas sur le sol, sans doute par lui-même – et entreprit tant bien que mal de s’habiller. Il se sentait toujours aussi nauséux, et le moindre mouvement risquait de lui soulever violemment l’estomac. « C’est vrai, dit-il tout en retournant dans le séjour, les mains occupées à boutonner sa chemise. Je me souviens du mémo de vendredi la concernant. Son talent est irrégulier. Elle s’est plantée sur ce fameux panoramique de la guerre de Sécession américaine... Imaginez un peu : elle lui prévoyait un succès foudroyant en Chine populaire. » Il éclata de rire.

La porte de la salle de bains s’entrouvrit, lui donnant une brève vision d’une Roni toute rose, fraîche et satinée, en train de se sécher. « Tu m’as appelée, chéri ?

— Non, je parlais à mon docteur.

— L’erreur est humaine, fit le Docteur Smile – sans guère de conviction.

— Comment elle et moi en sommes arrivés à... » Il fit un geste en direction de la salle de bains. « Aussi vite ?

— Question d’alchimie.

— Sérieusement.

— Eh bien, étant tous deux des précogs, vous avez prévu que vous alliez finir par... bien vous entendre, par développer une relation de type érotique. Vous avez donc tous deux décidé – après quelques verres – qu’il n’y avait aucune raison d’attendre. “La vie est courte,

l'art... » La valise s'interrompt, car Roni Fugate était sortie la salle de bains, dans le plus simple appareil, et passait à pas feutrés devant eux pour regagner la chambre. Elle se tenait très droite – un maintien absolument superbe, remarqua Barney, une taille de guêpe, et de petits seins retroussés aux mamelons pas plus gros que des petits pois roses – ou plutôt des petites *perles* roses, se corrigea-t-il mentalement.

« Je voulais te le demander hier soir, fit Roni Fugate. Pourquoi est-ce que tu consultes un psychiatre ? Seigneur, tu le transportes partout avec toi ; tu ne l'as pas lâché une seule seconde – tu l'as laissé en marche jusqu'à ce que... » Elle leva un sourcil et le regarda d'un air inquisiteur.

« Au moins l'ai-je éteint à ce moment-là, lui fit remarquer Barney.

— Tu me trouves jolie ? » Se haussant sur la pointe des pieds, elle s'étira, les bras dressés au-dessus de sa tête, puis, à la grande stupéfaction de Barney, commença à exécuter une brève série d'exercices physiques, ses seins tressautant au rythme de ses petits bonds.

« Certainement, murmura-t-il, pris de court.

— Je pèserais une tonne si je ne faisais pas ces exercices chaque matin. Va nous servir le café, s'il te plaît.

— Tu es vraiment ma nouvelle assistante aux Combinés P.P. ?

— Oui, bien sûr ; tu veux dire que tu ne t'en souviens pas ? Je suppose que tu es comme beaucoup de précogs accomplis : vous voyez si bien l'avenir qu'il ne vous reste plus qu'un vague souvenir du passé. Qu'est-ce que tu te rappelles exactement de la soirée d'hier ? » Elle interrompit ses exercices pour reprendre son souffle.

« Euh... je n'ai aucun mal à deviner.

— Écoute, je ne vois qu'une seule raison qui puisse justifier que tu te promènes partout avec un psy-

chiatre. Tu as reçu ton avis de recrutement, c'est bien ça ? »

Un ange passa, puis Barney hocha la tête. Ça, il ne l'avait pas oublié. L'enveloppe turquoise allongée était arrivée une semaine plus tôt ; le mercredi suivant, il serait en train de passer ses tests d'aptitude mentale à l'hôpital militaire des Nations unies du Bronx.

« Est-ce que ça t'a aidé ? Est-ce qu'il... (elle désigna d'un geste la valise) t'a rendu suffisamment malade ? »

Barney se tourna vers l'extension portative du Docteur Smile. « À votre avis ? »

— Malheureusement, lui répondit la valise, vous êtes encore parfaitement apte, monsieur Mayerson ; vous êtes capable de supporter dix Freuds de stress. Vous m'en voyez désolé. Mais il nous reste encore plusieurs jours ; nous venons à peine de commencer. »

Roni Fugate se rendit ensuite dans la chambre à coucher, ramassa ses dessous et entreprit de les passer. « Imagine, dit-elle d'un air songeur. Si on t'incorporait, et que tu te retrouves envoyé dans une quelconque colonie... je pourrais fort bien me retrouver à ton poste. » Elle sourit, exhibant une superbe rangée de dents parfaitement régulières.

Sombre perspective. Et ses talents de précog ne lui étaient d'aucune aide en la matière. L'issue en était des plus trouble, à mi-chemin sur l'échelle des causes et effets.

« Tu ne serais pas à la hauteur, lui dit-il. Tu n'as même pas réussi à l'être en Chine populaire, où la situation est relativement simple en termes de factorisation des pré-éléments. » Mais un jour elle le serait ; il n'avait aucun mal à le prévoir. Elle était jeune, et débordait d'un talent inné. Tout ce dont elle avait besoin pour l'égaliser – et il était le meilleur sur le marché –, c'était quelques années d'expérience. Son esprit commençait enfin à prendre la pleine conscience des tenants et aboutissants de la situation. Il risquait fort

d'être recruté, et même dans le cas contraire, Roni Fugate pouvait très bien lui piquer sa place en or, une place qu'il avait obtenue de haute lutte au prix de treize années d'efforts.

Et sa solution singulière à cette charmante situation avait été de coucher avec elle. Il se demandait comment il en était arrivé là.

Il se pencha sur la valise. « J'aimerais bien que vous m'expliquiez pourquoi, dans tout ce bordel ambiant, j'ai décidé de...

— Je peux répondre à ça », lui cria Roni depuis la salle de bains. Ayant passé un pull vert pâle passablement moulant, elle était présentement occupée à le boutonner devant le miroir de sa coiffeuse. « Tu m'en as parlé hier soir, après ton cinquième bourbon. Tu as dit... » Elle marqua une pause, des éclairs dans les yeux. « Ce n'était guère élégant. Tu m'as dit : "Si tu ne peux pas battre ton ennemi, fais-t'en un allié." Sauf que "allié", ce n'est pas le terme que tu as utilisé...

— Hum. » Barney alla à la cuisine se servir une tasse de café. Au moins n'était-il pas loin de New York ; si Mlle Fugate travaillait elle aussi pour les Combinés P.P., ils devaient forcément se trouver à une distance raisonnable de son boulot. Ils pourraient faire le trajet ensemble. Charmant. Il se demanda si Leo Bulero, leur patron, allait apprécier pareille situation, pour peu qu'il en soit un jour informé. Leur boîte avait-elle une quelconque politique officielle à l'égard des employés qui couchaient ensemble ? Après tout, il y en avait une pour à peu près tout le reste... ce qui ne manquait jamais de le fasciner : comment un homme qui passait tout son temps sur les plages de l'Antarctique ou dans les cliniques d'E-thérapie allemandes trouvait-il le temps pondre des dogmes à propos de tout et de n'importe quoi ?

Un jour, se dit-il, je vivrai comme Leo Bulero ; plutôt que de rester coincé à New York, à devoir supporter une température de quatre-vingts degrés...

Il ressentit alors une vibration sous ses pieds ; le sol tremblait. Le circuit de refroidissement de l'immeuble venait de se mettre en marche. Le jour s'était levé.

Au-delà de la fenêtre de la cuisine, le soleil brûlant, hostile, prenait forme derrière les autres immeubles de conapts qui lui étaient visibles, le forçant à fermer les yeux. Bon, encore une journée de canicule en vue, les vingt Wagners allaient sans doute être allègrement dépassés. Pas besoin d'être un précog pour le prévoir.

Richard Hnatt était en train de prendre son petit-déjeuner dans son misérable conapt, immeuble numéro 492 – un chiffre tristement éloquent – édifié dans les faubourgs de Marilyn Monroe, New Jersey, lorsqu'un papier de l'homéojournal du matin relatif au syndrome météorologique de la veille le tira de son indolence.

Le glacier principal, Ol'Skintop, s'était encore retiré de 4,62 Grables au cours des dernières vingt-quatre heures. Et la température à New York relevée à midi dépassait de 1,46 Wagners celle de la veille. Sans même parler du taux d'humidité, dû à l'évaporation des océans ; il avait augmenté de 16 Selkirks. Toujours plus chaud, toujours plus humide ; la nature poursuivait sa procession inexorable, et vers quoi ? Hnatt repoussa le journal, puis alla ramasser le courrier qui avait été distribué avant l'aube... les facteurs avaient cessé de s'aventurer dehors depuis un certain temps déjà.

La première facture qui attira son attention concernait les charges proportionnelles de l'immeuble pour l'air conditionné. Une véritable arnaque. Il devait au conapt 492 exactement dix peaux et demie pour le mois dernier – une augmentation de trois quarts de

peau par rapport à avril. *Un jour, il fera si chaud que plus rien n'empêchera cet endroit de fondre.* Il se rappelait le jour où sa collection de 33 tours avait fusionné en une masse noirâtre – aux environs de 2004 – à cause d'une panne momentanée du réseau réfrigérant de l'immeuble. Il les avait remplacés par des cassettes à l'oxyde de fer ; au moins, celles-ci ne fondaient pas. Quand c'était arrivé, la moindre peruche, le moindre oiseau ming vénusien du bâtiment était tombé raide mort. Sans même parler de la tortue du voisin, desséchée. Bien sûr, c'était arrivé pendant la journée, alors que tout le monde – les hommes, du moins – était parti travailler. Les femmes, cependant, étaient allées se réfugier au tout dernier sous-sol, persuadées (c'était Emily qui le lui avait rapporté) que le moment fatal avait fini par advenir – pas dans un siècle, mais tout de suite. Les prévisions du Caltech s'étaient révélées fausses... sauf que non, en fait. Le câble d'alimentation principal du service public de New York s'était juste rompu, et les robots spécialisés avaient vite réparé la chose.

Sa femme était assise dans le séjour, vêtue de son habituelle blouse bleue, occupée à vernir méticuleusement une pièce de céramique pas encore cuite. Sa langue saillait entre ses dents, ses yeux flamboyaient... Le pinceau se déplaçait avec dextérité, et Hnatt pouvait déjà imaginer la qualité du résultat final. Le spectacle d'Emily dans ses œuvres lui rappela néanmoins la tâche qui l'attendait en ce jour ; une tâche qui ne l'enchantait guère.

« Nous devrions peut-être attendre encore un peu avant de l'aborder, lança-t-il avec humeur.

— Nous n'aurons jamais rien de mieux à lui montrer, lui fit remarquer Emily sans même lever les yeux.

— Et s'il refuse ?

— On continuera. À quoi t'attendais-tu, qu'on abandonne simplement parce que mon ex-mari ne peut pas

– ou ne veut pas – prévoir le succès commercial que ces nouvelles poteries finiront par rencontrer sur le marché ?

— C'est toi qui le connais, fit Richard Hnatt. Il n'est pas rancunier, au moins ? Est-ce qu'il pourrait encore t'en vouloir ? » Mais de quoi l'ancien mari d'Emily aurait-il pu lui tenir rigueur ? Personne ne lui avait jamais fait le moindre mal ; à en croire la version d'Emily, c'était même plutôt le contraire.

Il trouvait étrange d'entendre tout le temps parler de Barney Mayerson sans jamais l'avoir rencontré, sans même avoir été en contact avec lui. Maintenant cette lacune allait être comblée, puisqu'il avait rendez-vous avec lui ce matin même, à 9 heures, dans son bureau des Combinés P.P. Mayerson, bien sûr, serait en position de force ; il pouvait décider de refuser ses céramiques après un seul coup d'œil dessus. « *Non, dirait-il, les Combinés P.P. ne sont pas intéressés par une minification de... ceci. Croyez-en mes talents de précog, mon expérience du marché PréMod.* » Et Richard Hnatt n'aurait plus qu'à prendre la porte, sa collection de poteries sous le bras, sans la moindre autre piste.

Regardant par la fenêtre, il constata avec aversion que la chaleur avait déjà dépassé les bornes de l'endurance humaine. Les rues piétonnières s'étaient brusquement vidées, tout le monde était allé se mettre à l'abri. Il était 8 h 30, et il fallait qu'il se bouge s'il ne voulait pas être en retard. Il se leva, puis alla récupérer son casque colonial et son unité réfrigérante obligatoire dans le placard de l'entrée ; chaque usager des transports était légalement tenu d'en porter une jusqu'à la tombée de la nuit.

« Au revoir, lança-t-il à son épouse une fois devant la porte.

— Au revoir, et bonne chance ! » Elle se concentrait plus que jamais sur son vernissage minutieux – une

preuve de la tension qui l'habitait, comprit-il. Elle ne s'offrait même pas le luxe d'un instant de pause. Il ouvrit la porte et fit un pas dans le couloir, sentant l'air frais de l'unité portative qui soufflait dans son dos. « Ah », fit Emily alors qu'il commençait à refermer derrière lui ; elle avait enfin levé la tête, rejetant en arrière ses longs cheveux châtain. « Et passe-moi un coup de vid' dès que tu seras sorti du bureau de Barney, quelle que soit sa réponse.

— D'accord. » Et il referma la porte derrière lui.

Une fois au bas de la rampe, il alla à la banque de l'immeuble récupérer leur coffre de sécurité individuel, qu'il emporta dans une pièce privée pour en sortir la valise de démonstration contenant la gamme de poteries qu'il comptait montrer à Mayerson.

Peu après, il prenait place à bord d'une rame interimmeubles thermorégulée, en route vers le centre de New York et les Combinés P.P., l'immense et pâle bâtiment en ciment synthétique d'où Poupée Pat et tous les éléments de son univers miniature provenaient. Cette poupée, réfléchit-il, qui avait conquis l'homme en même temps que celui-ci conquérait les planètes du système solaire. Poupée Pat, l'obsession des colons. Ça en disait long sur la vie coloniale... dès lors qu'elle suffisait à résumer l'existence de ces malheureux qui, victimes des lois de l'ONU sur le service sélectif, avaient été virés à coups de pied de la Terre pour se retrouver contraints de commencer une nouvelle vie sur Mars, Vénus ou Ganymède – partout où les bureaucrates de l'ONU s'imaginaient possible de les envoyer... pour ensuite les y laisser tant bien que mal survivre.

Et dire qu'on se trouve mal lotis ici.

« Ça va encore être une chaude journée, lui fit remarquer l'individu assis à côté de lui, un homme entre deux âges vêtu d'un casque colonial gris, d'une

chemise sans manches et du short rouge vif à la mode chez les hommes d'affaires.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous transportez dans ce gigantesque carton ? Un pique-nique pour toute une colonie de Martiens ?

— Des céramiques, fit Hnatt.

— Que vous cuisez rien qu'en les exposant au soleil de midi, je parie. » L'homme d'affaires gloussa, puis récupéra son homéojournal et l'ouvrit à la première page. « Un vaisseau venant de l'extérieur du système solaire s'est écrasé sur Pluton, lut-il. Une équipe de recherche a été envoyée pour le retrouver. Vous croyez que ce sont des... *créatures* ? Je n'arrive plus à supporter tous ces trucs en provenance d'autres systèmes solaires.

— Il s'agit plus probablement d'un de nos vaisseaux.

— Vous avez déjà vu une de ces créatures de Proxima ?

— Juste en photo.

— Répugnant. S'ils retrouvent cette épave sur Pluton et qu'il s'agit d'une de ces choses, j'espère bien qu'ils la feront disparaître une bonne fois pour toutes à coups de laser ; après tout, nous avons une loi leur interdisant de venir dans notre système.

— Exact.

— Je peux voir vos céramiques ? Moi-même, je suis dans les cravates. La cravate vivante Werner, imitation cousue main, dans toute une variété de coloris titaniens... j'en porte une, vous voyez ? Les couleurs sont une véritable forme de vie primitive, que nous importons et élevons ici, sur Terre. Quant à la méthode que nous utilisons pour les inciter à se reproduire... eh bien, c'est notre petit secret de fabrication, comme la formule du Coca-Cola.

— Dieu sait que j'en aurais envie, mais des raisons similaires m'interdisent malheureusement de vous les montrer. Ce sont des nouveautés – je vais les présenter à un PréMod des Combinés P.P. ; si jamais il accepte de les miniaturiser, on va toucher le jackpot. Ce ne sera plus ensuite qu'une question de matraquage publicitaire, une fois que le disc-jockey – comment s'appelle-t-il déjà ? – qui gravite autour de Mars aura eu les infos. Et ainsi de suite.

— Les cravates Werner faites main appartiennent aux Combinés Poupée Pat, l'informa son interlocuteur. Son petit ami Walt en a toute une armoire. (Il rayonnait.) Quand les Combinés P.P. ont décidé de minifier nos cravates...

— C'était avec Barney Mayerson que vous parliez ?

— Ce n'est pas *moi* qui m'en suis chargé. C'était notre directeur régional des ventes. J'ai cru comprendre que Mayerson n'était pas commode. Il semble toujours agir sur des coups de tête, et une fois qu'il a pris une décision...

— Est-ce qu'il lui arrive de se tromper ? De refuser des objets qui rencontrent ensuite le succès ?

— Bien sûr. C'est peut-être un précog, mais il reste quand même un simple humain. Je vais vous dire une chose susceptible de vous aider. Il se montre très suspicieux à l'égard des femmes. Il a divorcé il y a deux ou trois ans et ne s'en est jamais remis. Vous comprenez, sa femme est tombée deux fois enceinte, et le conseil d'administration de son immeuble, le 33 si je ne m'abuse, s'est réuni pour voter leur expulsion, pour avoir enfreint le règlement des lieux. Bon, vous connaissez le 33 ; vous savez combien il est difficile d'accéder à des immeubles au numéro si bas. Eh bien, plutôt que d'abandonner son conapt, il a préféré demander le divorce et la laisser partir avec leur gosse. Dans un deuxième temps, apparemment, il s'est rendu compte qu'il avait commis une erreur, et ça l'a rempli

d'amertume. Il s'en voulait évidemment d'avoir fait une chose pareille. Une erreur bien compréhensible, néanmoins ; pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que des gens comme vous et moi ne donneraient pas pour avoir un conapt au 33, ou même au 34 ? Il ne s'est jamais remarié ; peut-être s'est-il converti au néochristianisme. Quoi qu'il en soit, quand vous essaieriez de lui vendre vos céramiques, restez très prudent sur la manière dont vous gèrerez l'aspect féminin de la chose. Ne lui dites pas : "Elles vont plaire aux dames", ou quoi que ce soit dans ce goût-là. La plupart des articles de détail sont achetés...

— Merci pour le tuyau. » Hnatt se leva, valise en main, et se fraya un chemin le long de l'allée en direction de la sortie. Il poussa un soupir. Ça n'allait pas être une partie de plaisir, à se demander même s'il pouvait en espérer quoi que ce soit. Il ne voyait guère comment surmonter le handicap que constituait le passé d'Emily.

Par chance, il parvient à dégoter un taxi ; tandis que le véhicule remontait à contre-courant la circulation vers le centre-ville, il jeta un œil à son homéojournal, en particulier l'article principal sur le vaisseau soi-disant de retour de Proxima qui s'était écrasé sur les étendues glacées de Pluton. On conjecturait déjà sur l'identité de son pilote : pouvait-il s'agir du célèbre industriel interplanétaire Palmer Eldritch, parti une dizaine d'années plus tôt dans le système proxien sur invitation du Grand Conseil des Proxiens humanoïdes ? Ils l'avaient contacté pour la modernisation de leurs autofabs sur le modèle des usines terrestres. Et personne n'avait plus entendu parler d'Eldritch depuis.

Ce serait sans doute préférable pour la Terre, décida-t-il, qu'Eldritch ne soit pas vraiment de retour. Palmer Eldritch menait ses affaires comme un loup solitaire, usant de méthodes souvent radicales. Il avait

accompli des miracles en réussissant à implanter des autofabs sur les planètes colonisées, mais – comme toujours – il avait vu trop grand, prévu trop large. Les biens de consommation avaient commencé à s'entasser dans des endroits improbables, bien loin des colons susceptibles d'en faire usage. Des montagnes de débris, voilà ce qu'ils étaient devenus, à mesure que les intempéries les rongeaient peu à peu, inexorablement. Des tempêtes de neige, pour peu qu'on puisse encore croire à leur existence quelque part... des endroits vraiment froids. *Trop* froids, à l'évidence.

« Monsieur est arrivé », l'informa le taxi autonome en s'arrêtant devant la grande structure, en grande partie souterraine, qui abritait les Combinés P.P. Des employés y pénétraient commodément par ses nombreuses rampes à isolation thermique.

Il paya le taxi, en bondit, puis traversa précipitamment la rue à découvert jusqu'à la rampe la plus proche, en tenant sa valise des deux mains. Sa peau s'était un bref instant retrouvée directement exposée aux rayons du soleil, et il se sentait – ou *s'imaginait* – grésiller. *Cuit comme un crapaud, vidé de tout fluide vital*, songea-t-il une fois à l'abri.

Il se retrouva bientôt sous terre, devant une réceptionniste qui le fit entrer dans le bureau de Mayerson. La pièce, sombre et fraîche, invitait à la détente, mais Hnatt n'en fit rien : il agrippa de plus belle sa valise d'échantillons, crispé, et bien que n'étant pas un néo-chrétien marmonna une prière prolixie entre ses dents.

« Monsieur Mayerson. » Plus grande que lui, passablement impressionnante avec sa robe au corsage échancré et ses talons de luxe, la réceptionniste s'adressait à l'homme assis au bureau. « Voici M. Hnatt, l'informa-t-elle. Monsieur Hnatt, M. Mayerson. » Derrière ce dernier se tenait une fille vêtue d'un pull vert pâle, aux cheveux intégralement blancs. Une coupe un peu trop longue, et le pull pour le moins moulant.

« Et voici Mlle Fugate, monsieur Hnatt, l'assistante de M. Mayerson. Mademoiselle Fugate, M. Richard Hnatt. »

Toujours installé à son bureau, Barney Mayerson continuait d'étudier un document sans se préoccuper du nouvel arrivant. Hnatt attendit en silence, éprouvant toute une série d'émotions variées : la colère, qui oppressait sa trachée et sa poitrine, une angoisse parfaitement naturelle en pareilles circonstances et, par-dessus tout, une curiosité grandissante. Voilà donc à quoi ressemblait le premier mari d'Emily, qui, à en croire le vendeur de cravates vivantes, continuait à ruminer amèrement sa décision de divorcer. Mayerson était un type plutôt trapu, d'une petite quarantaine d'années, avec une chevelure ondulée peu coutumière – et guère au goût du jour. Il semblait s'ennuyer, mais rien dans son attitude n'indiquait une quelconque hostilité. Mais peut-être n'avait-il pas encore...

« Voyons donc vos poteries », lança soudain Mayerson.

Richard Hnatt posa la valise sur le bureau, l'ouvrit, puis en sortit un par un les articles en céramique, qu'il disposa soigneusement devant lui. Pour faire ensuite un pas en arrière.

« Non, finit par dire Mayerson.

— Non ? Non quoi ?

— Elles ne me conviennent pas. » Mayerson reprit son document et se remit à lire.

« Quoi, vous l'avez décidé juste comme ça ? » Hnatt ne pouvait admettre que c'en était déjà fini.

« Exactement, convint Mayerson. Comme ça. » Il semblait avoir perdu tout intérêt pour l'exposition de céramiques ; pour ce qui le concernait, Hnatt avait déjà remballé ses poteries et quitté les lieux.

« Excusez-moi, monsieur Mayerson », intervint alors Mlle Fugate.

Celui-ci lança un regard dans sa direction. « Quoi ? »

La jeune femme s'approcha des poteries, en prit une dans la main, la soupesa, en caressa la surface lisse. « Je regrette d'avoir à le dire, monsieur Mayerson, mais j'ai une impression clairement différente de la vôtre. Je *sens* que ces céramiques vont rencontrer le succès. »

Le regard de Hnatt passa successivement de l'un à l'autre.

« Passez-moi celui-ci. » Mayerson désignait un vase gris foncé ; Hnatt le lui tendit aussitôt. Le précog le garda un instant dans sa main. « Non, dit-il finalement, sourcils froncés. Ce truc ne m'inspire toujours pas la moindre impression de succès. À mon avis, mademoiselle Fugate, vous faites erreur. » Il reposa le vase. « Néanmoins, reprit-il à l'adresse de Richard Hnatt, étant donné ce désaccord entre Mlle Fugate et moi-même... (Il se gratta le nez d'un air songeur.) Laissez-moi ces objets pendant quelques jours ; je les réétudierai. » Il n'en avait à l'évidence aucunement l'intention.

Mlle Fugate s'empara d'une petite pièce à la forme bizarre, qu'elle se mit à presser presque tendrement contre sa poitrine. « Celle-ci, en particulier. Elle dégage des émanations très puissantes. C'est celle qui va rencontrer le plus de succès, haut la main.

— Vous perdez la tête, Roni », fit Mayerson d'une voix égale. Il semblait vraiment en colère à présent ; son visage s'était violemment assombri. « Je vous passerai un coup de vid' quand j'aurai pris ma décision, dit-il à Richard Hnatt. Je ne vois pas ce qui pourrait me faire changer d'avis, n'en attendez donc pas trop. En fait, ce n'est même pas la peine de me les laisser. » Et de gratifier son assistante, Mlle Fugate, d'un long regard courroucé.

Chapitre deux

À 10 heures ce matin-là, Leo Bulero, président du conseil d'administration des Combinés P.P., reçut dans son bureau un appel vidéophonique – qu'il attendait de pied ferme – de l'Agence Tri-Planétaire, une compagnie de police privée. Il s'était assuré ses services dans les minutes qui avaient suivi l'annonce du crash sur Pluton du vaisseau intersystèmes, à son retour de Prox.

Il n'écoutait que d'une oreille, car malgré la portée capitale de la nouvelle, il avait d'autres soucis en tête.

C'était ridicule, considérant l'énorme tribut annuel que les Combinés P.P. payaient à l'ONU pour leur immunité ; mais ridicule ou pas, un vaisseau de guerre du Bureau de Contrôle des Stupéfiants des Nations unies venait bel et bien de saisir une cargaison entière de D-Liss – d'une valeur d'un million de peaux, au bas mot – à proximité de la calotte glaciaire septentrionale de Mars, pendant le voyage censé la faire venir des plantations étroitement surveillées de Vénus. De toute évidence, les dessous-de-table n'arrivaient pas aux bonnes personnes dans les dédales de la hiérarchie onusienne.

Mais il n'y avait rien qu'il puisse y faire. L'ONU était une monade sans fenêtres sur laquelle il n'avait aucune influence.

Il pouvait sans mal percevoir les intentions du Bureau de Contrôle des Stupéfiants : forcer les Com-

binés P.P. à leur intenter un procès pour récupérer la cargaison. Preuve serait ainsi faite que la drogue illégale D-Liss, consommée par tant de colons, était cultivée, traitée et distribuée par une filiale clandestine des Combinés P.P. Voilà pourquoi, malgré la valeur de la cargaison, mieux valait la perdre plutôt que de se risquer à la réclamer.

« Les homéojournaux avaient vu juste, disait à l'écran Felix Blau, directeur de l'Agence de police. Il s'agit bel et bien de Palmer Eldritch, et il est toujours en vie, bien que sérieusement blessé. Nous croyons savoir qu'un vaisseau de ligne de l'ONU est en train de le conduire vers un hôpital dont l'emplacement, bien entendu, est tenu secret.

— Hum. » Bulero hochait la tête.

« Mais pour ce qui concerne ce qu'Eldritch a trouvé dans le système de Prox...

— Vous ne le découvrirez jamais, l'interrompt Leo. Eldritch n'en dira rien, un point c'est tout.

— Un élément intéressant nous a cependant été rapporté, fit Blau. Eldritch transporterait à bord de son vaisseau des cultures de lichens soigneusement conservées, qui ressembleraient fort à la variété tita-nienne à partir de laquelle on fabrique le D-Liss. J'ai pensé qu'en vertu de... » Blau s'interrompt avec tact.

« Est-ce qu'il existe un quelconque moyen de détruire ces cultures ? » Il avait dit cela sans réfléchir, par pur instinct.

« Malheureusement, les employés d'Eldritch ont déjà investi l'épave. Il ne fait guère de doute qu'ils s'opposeraient vigoureusement à toute tentative de ce genre. » Le visage de Blau était empreint de compassion. « Bien sûr, on pourrait toujours essayer... pas par la force, mais peut-être en graissant quelques pattes...

— Essayez », dit Leo, tout en convenant intérieurement que ça se résumerait certainement à une perte de temps et d'efforts. « Mais *quid* de cette ordonnance

prioritaire des Nations unies interdisant l'importation de toute forme de vie en provenance d'un autre système ? » Persuader les militaires de l'ONU de bombarder l'épave du vaisseau d'Eldritch leur épargnerait maintes complications. *Appeler mes avocats, déposer plainte à l'ONU pour importation de lichens extraterrestres*, inscrivit-il aussitôt sur sa tablette. « Je vous rappelle plus tard. » Et il raccrocha. *Je vais me plaindre directement à la source*, décida-t-il en appuyant sur une touche de son intercom. « Appelez-moi le siège de l'ONU, à New York, lança-t-il à sa secrétaire. Demandez le secrétaire Hepburn-Gilbert en personne. »

Il se retrouva bientôt en communication avec l'habile politicien indien qui était devenu l'année précédente secrétaire général de l'ONU. « Ah, monsieur Bulero. » Hepburn-Gilbert le gratifia d'un sourire narquois. « Vous aimeriez formuler une réclamation au sujet de la saisie de cette cargaison de D-Liss qui...

— Je ne sais même pas à quoi vous faites allusion. Ça n'a absolument rien à voir avec une quelconque cargaison de D-Liss. Vous rendez-vous compte, tous autant que vous êtes, de ce que Palmer Eldritch est sur le point d'accomplir ? Il a introduit des lichens extrasolaires dans notre système ; ça pourrait causer une épidémie analogue à celle de 98.

— Nous en avons pleinement conscience. Mais les gens d'Eldritch nous assurent qu'il s'agit d'une espèce locale, qu'il a emportée à son départ pour Prox... une source de protéines, à les en croire. » Un sourire de jubilation condescendante dévoila alors la blancheur de ses dents. La minceur du prétexte l'amusait follement, à l'évidence.

« Vous y croyez ? »

— Bien sûr que non. (Le sourire de Hepburn-Gilbert s'agrandit.) Mais qu'est-ce qui vous intéresse dans cette affaire, monsieur Bulero ? Vous avez une... prédilection particulière pour les lichens ?

— Je suis un citoyen du système solaire soucieux du bien public. Et j'insiste pour que vous agissiez.

— C'est précisément ce que nous faisons, lui répondit Hepburn-Gilbert. Nous menons notre enquête... que nous avons confiée à M. Lark – vous le connaissez, je crois. Vous voyez ? »

La conversation ronronna jusqu'à sa frustrante conclusion. Leo finit par raccrocher avec une animosité renouvelée pour les politiciens. Dès qu'il s'agissait de lui, ils s'arrangeaient pour prendre des mesures draconiennes, mais pour tout ce qui concernait Palmer Eldritch... *Ah, monsieur Bulero*, singea-t-il en son for intérieur, *ça n'a vraiment rien à voir, voyez-vous.*

Oui, il connaissait Lark. Ned Lark dirigeait le Bureau des Stupéfiants à l'ONU, et en cette qualité il était responsable de la saisie de sa dernière cargaison de D-Liss. Hepburn-Gilbert savait précisément ce qu'il faisait en introduisant Ned Lark dans l'affaire Eldritch. Les Nations unies cherchaient à obtenir une contrepartie ; ils allaient faire traîner les choses en longueur, ne prendraient aucune mesure contre Eldritch tant que Leo Bulero n'aurait pas lui-même agi pour réduire ses expéditions de D-Liss ; il le sentait, sans pour autant pouvoir le prouver, bien entendu. Après tout, Hepburn-Gilbert, cette petite vipère politique à la peau brune, ne l'avait pas *dit* à proprement parler.

Voilà à quoi on s'expose en s'adressant à aux Nations unies. La politique afro-asiatique. Un véritable boubier. Encadré, contrôlé, dirigé par des étrangers. Il lança un regard noir au vidécran silencieux.

Il se demandait encore quoi faire quand sa secrétaire, Mlle Gleason l'appela par l'intercom : « Monsieur Bulero, j'ai M. Mayerson à la réception ; il aimerait que vous lui accordiez un moment.

— Envoyez-le-moi. » Un répit ne lui ferait pas de mal.



1379

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 11 février 2015.*

Dépôt légal février 2015.
EAN 9782290158753
OTP L21EPGN000376N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion